

Le Sens de mon écriture...

Gisèle Pineau

Pourquoi toujours demander à un écrivain ce qu'il veut dire?
Tout est dans ses romans et nouvelles.

Tout est dit dans ses lignes.

Il n'y a qu'à puiser.

Je me prête de mauvaise grâce à ce jeu qui m'oblige à expliquer des choses alors que j'ai choisi l'écriture comme un masque à l'abri duquel je suis toujours une autre tout en étant moi-même. Alors que le roman me met à distance et en phase avec cette autre que je sonde et approche et libère mot après mot, phrase après phrase, personnage après personnage. Cette autre intime et étrangère qui m'habite, me mine et m'envahit d'émotions trop grandes, de troubles et d'espérances. Cette autre dissimulée derrière les mots qui osent dire et décrire, inventer, falsifier et copier la vie pour mieux l'appivoiser.

L'écriture volée à un autre dit-on! Puisque Noire, vous êtes issue du monde de l'oralité, n'est-ce pas...

L'écriture comme un voyage. Dans les temps, les vies, les espaces et les êtres. Une traversée de la douleur. Une quête infinie, désespérée et usante.

Avec des mots prêtés, imposés et puis aimés au fur et à mesure.

Avec des mots derrière lesquels, géantes et profilées, s'allongent les ombres d'autres mots oubliés, perdus, ravalés au fond des gorges, bannis et massacrés.

Des mots qui hantent et ne sont plus que vestiges et fantômes, charriant en eux des temps de honte et peur. Mots qui cognent et martèlent. Mots qu'on veut repousser dans leur antre.

Des mots qui ne se lisent pas sur le papier, qui sont d'eau, de feu, de vent, de terre, de sang.

L'écriture est déposée en moi comme une manne, une boîte de Pandore, un enfant, une graine, une petite mort.

Mon écriture bâtie dans un atelier vers lequel je suis sans cesse portée, je ne sais par qui, je ne sais pourquoi. Afin de prendre les mots comme des bouts de fer et de bois, des morceaux de toile de toutes couleurs et de toutes tailles, des poignées de terre et de sable, des brassées de

fleurs, d'oiseaux et de vents, des jets d'eaux, des crachats afin d'exprimer des choses, des sentiments, des bonheurs, des douleurs...

Comment se fait-il, n'est-ce pas? Vous appartenez au monde de l'oralité?

Le vent souffle sur vos paroles.

Vos contes sont des rivières chevauchées par les roches.

Hommes chiens, hommes oiseaux.

Femmes diablasses, Femmes ogresses...

Monsieur Hasard et Madame Fatalité.

Nègres ébène des champs de canne.

Fouets, fers et cales...

Ils viennent tous habiter mes lignes, entre les mots français qui sont miens et leurs.

Mots d'amour et de haine.

Mots criés et chantés.

Appropriés.

Ils emplissent ma tête et puis mes pages.

M'asservissent et me dévorent.

Et si je parle français à cause d'une sombre d'histoire d'esclavage, de possession et de déportation...

Si j'écris le français bien mieux que le créole, aussi en lieu et en place d'une autre langue effacée et perdue à jamais...

Si l'on me traite de francophone pour la gloire de la belle langue française...

Ce n'est pas grave.

Ce n'est rien...

Le mot francophone tient du raccourci historique et linguistique.

Il affiche en toute naïveté des siècles de conquêtes, de traite et de colonisation... Il se pose sur mon épaule comme une marque au fer rouge.

Ce n'est pas grave.

Ce n'est rien...

Esclave d'hier, Francophone d'aujourd'hui.

Mon coeur saigne.

Mon coeur rit.

Mais ma plume me sauve, s'agite dans l'espérance d'un autre monde: bric à brac de mots emmêlés par-delà les frontières, concerts de langues, mosaïque de couleurs.